

Marcel RIOUX (1919-1992)

sociologue, Université de Montréal

(1969)

“Remarques  
sur la sociologie critique  
et la sociologie aseptique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
Professeur sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Dans le cadre de "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

à partir du texte de :

Marcel Rioux,

**“Remarques sur la sociologie critique et la sociologie aseptique”**.

Un article publié dans la revue **Sociologie et sociétés**, vol. 1, no 1, mai 1969, pp. 53-67. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

M. Marcel Rioux (1919 - 1992), sociologue, enseignait la sociologie à l'Université de Montréal.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 10 février 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



# Table des matières

[Introduction](#)

[Principaux caractères de la sociologie de Marx](#)

[Comparaison de weber avec Marx](#)

[Le problème des valeurs chez Marx et Weber](#)

[La sociologie américaine dominée par weber et le dualisme faits-  
valeurs](#)

[Les sociologues américains et leur société](#)

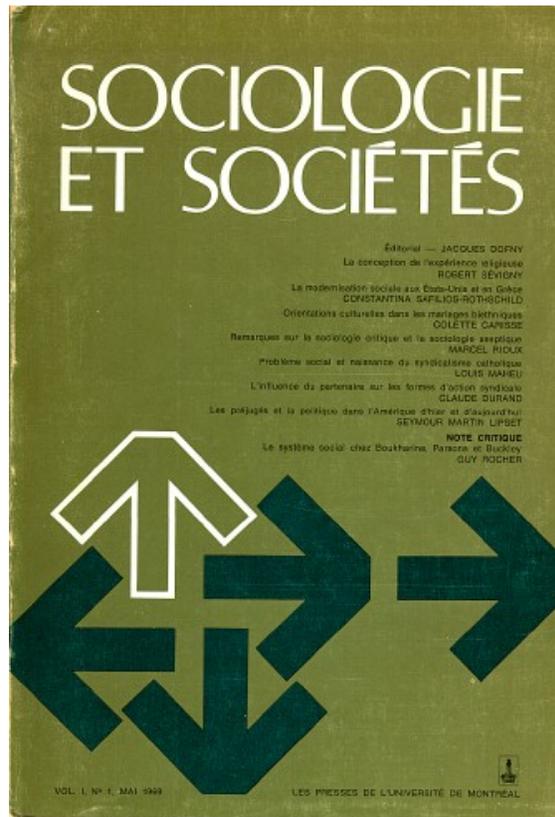
[Retour à la sociologie critique ?](#)

[Résumé](#)

Marcel Rioux

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

"Remarques sur la sociologie critique  
et la sociologie aseptique"



Un article publié dans la revue **Sociologie et sociétés**, vol. 1, no 1, mai 1969, pp. 53-67. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

## Marcel Rioux

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

### **"Remarques sur la sociologie critique et la sociologie aseptique"**

Un article publié dans la revue **Sociologie et sociétés**, vol. 1, no 1, mai 1969, pp. 53-67. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.

## Introduction

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait penser que l'évolution des sciences n'obéit qu'à une logique interne, qu'une fois l'objet circonscrit, les recherches progressent au rythme de l'affinement des méthodes et des techniques. C'est ainsi, semble-t-il, qu'on pourrait écrire une histoire de la science, de n'importe quelle science. On postulerait ainsi que l'objet ne change pas et que seuls changent les outils intellectuels et techniques de l'observateur. Or, on sait qu'il n'en va pas ainsi dans la réalité. Même dans le cas des sciences de la nature, l'objet des recherches change au fur et à mesure que la recherche progresse. D'autre part, les sociétés, pour des raisons stratégiques, idéologiques ou culturelles freinent ou accélèrent tel ou tel type de recherches. Dans le cas des sciences de l'homme, les relations entre l'observateur et son objet d'étude sont encore plus complexes, puisque l'homme est en même temps l'objet et le sujet de l'histoire. L'observateur et l'observé sont toujours en état de constante transformation et réagissent l'un sur l'autre. De sorte qu'il est impossible de parler des relations du sociologue et de la société sans toujours situer le sociologue et la société dont il s'agit. Les questions que le sociologue pose à la société varient selon les époques et les pays parce que le sujet et l'objet varient aussi. Les questions que le sociologue

pose à la société, ce sont, en partie, des questions que la société elle-même a déjà posées au sociologue.

Pour comprendre donc la relation sociologue-société, il faut faire appel non seulement aux histoires de la sociologie -souvent elles sont écrites comme si elles étaient détachées du monde réel - mais aussi à l'histoire des sociétés dans lesquelles les sociologues s'insèrent eux-mêmes et qu'ils étudient. En nous bornant aux sociétés occidentales, nous essaierons de montrer - bien vite et bien imparfaitement - qu'il y a une relation entre la théorie et la pratique de la sociologie et les périodes historiques dont elles sont partie. Dans l'histoire des sociétés occidentales, nous distinguerons trois périodes qui correspondent en gros aux trois stades qu'on reconnaît habituellement à la société industrielle. Ces trois stades correspondent eux-mêmes aux changements techniques, économiques et sociaux qui ont marqué l'évolution de la société industrielle. La première période, la plus longue, s'étend de la fin du XVIIIe siècle à la fin du XIXe siècle ; la deuxième, de la fin du XIXe à l'époque contemporaine, qu'on peut faire commencer vers la deuxième Grande Guerre. La troisième période embrasserait les vingt-cinq dernières années. Nous condenserons l'histoire de la sociologie pendant ces trois périodes en dégageant deux grands courants : l'un que nous désignerons par sociologie critique et l'autre, sociologie aseptique (aseptique, qui vient d'asepsie et que Larousse définit ainsi : « ensemble des méthodes permettant de protéger l'organisme contre tout apport microbien, en particulier d'opérer à l'abri des microbes » ; dans ce contexte-ci les microbes ce sont les valeurs et les jugements de valeur). Ces deux grands courants ont connu des fortunes diverses durant les cent cinquante dernières années ; le courant critique a dominé pendant la première période tandis que le courant aseptique, qui a pris naissance pendant le deuxième stade, s'est épanoui en Amérique du Nord dans la période contemporaine. Après avoir décrit ces courants et les avoir mis en relation avec certains caractères des sociétés dans lesquelles les sociologues ont oeuvré, nous prévoyons, en conclusion, un retour au courant critique et nous plaidons en faveur de ce retour \*.

---

\* Certaines parties de cet article ont été élaborées à l'occasion d'une conférence prononcée à un colloque organisé par la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal en 1966.

Parler de sociologie critique et de sociologie aseptique ne représente qu'une des façons de dichotomiser les différents types de démarches sociologiques ; Léon Brunschvicg distinguait les sociologies de l'ordre et les sociologies du progrès ; Sorokin traitait récemment de sociologie analytique et de sociologie synthétique ; on parle plus communément de bonnes et de mauvaises sociologies. Bien que nous ayons tendance dans les remarques qui vont suivre à caractériser les deux courants par leurs positions respectives au sujet des valeurs, ce n'est pas l'unique critère qui les distingue. Il faudrait plutôt voir dans cette dichotomie un essai de typologie dont chaque type serait construit autour de plusieurs critères qui seraient liés organiquement entre eux. Bien que nous ne puissions songer à en faire la démonstration ici, il semble que la position de ces deux courants à l'égard du problème des valeurs soit liée aux caractères plus généraux de ces sociologies. Pour mieux faire ressortir les différences entre ces deux démarches, nous opposerons le représentant le plus illustre de chacune : Marx, pour la sociologie critique, et Max Weber pour la sociologie aseptique.

## PRINCIPAUX CARACTÈRES DE LA SOCIOLOGIE DE MARX

[Retour à la table des matières](#)

L'œuvre de Marx s'inscrit dans une période particulièrement troublée de la société européenne : la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est marquée par la révolution industrielle et par la Révolution française. Les anciens genres de vie sont bouleversés. La légitimité du pouvoir est remise en cause. Au droit divin de la monarchie succède la souveraineté du peuple, fondée sur les nouveaux principes révolutionnaires. À la religion traditionnelle succède le culte de la raison ; au travail agricole séculaire succède la vie industrielle et urbaine. À l'aristocratie de l'Ancien Régime succède la bourgeoisie comme classe dirigeante. Une nouvelle classe sociale apparaît : celle des ouvriers de manufacture. En France, le siècle qui s'étend de 1789 à la défaite de la Commune en

1871 marque, d'une part, la lutte de la bourgeoisie contre l'aristocratie dont elle triomphe définitivement vers 1830 et, d'autre part, la lutte de cette même bourgeoisie contre les autres classes et son triomphe sur la classe ouvrière en 1871. Pendant toute cette période, qui va de Saint-Simon à Marx, la sociologie est critique, c'est-à-dire que les sociologues non seulement veulent connaître objectivement la réalité sociale mais se préoccupent des finalités sociales et ne se font pas faute d'entremêler jugements d'existence et jugements de valeur. Marx apparaît comme le pivot de cette sociologie.

C'est pendant le deuxième stade de la société industrielle, qui marque une période de stabilisation interne du régime capitaliste et une diffusion internationale de son modèle, que les sociologues commencent à vouloir faire de la sociologie une science à l'indicatif, comme les sciences de la nature, et à distinguer faits et valeurs. Weber incarne profondément ce type de sociologie.

Essayons d'abord de caractériser brièvement la sociologie de Marx et plus particulièrement sa position par rapport aux valeurs. Le caractère le plus général de cette sociologie, c'est qu'elle est dialectique : pour Marx, l'homme est un être conscient placé dans un monde de réalités économiques, sociales, intellectuelles et politiques ; il subit l'action globale de ce monde et réagit à son tour sur lui. L'homme est en relation dialectique avec la nature et la société ; ce mouvement n'est pas limité à l'individu face à la nature et à la société mais il s'étend aux groupes ; en d'autres termes, la dialectique de Marx englobe non seulement la subjectivité individuelle mais aussi la subjectivité collective. Le concept de praxis sociale qui signifie action, production, travail, lutte, création veut cerner cette dialectique au niveau de l'individu, des groupes partiels ou globaux et finalement de l'humanité. La praxis est l'action par laquelle l'homme se fait en faisant le monde matériel ; la praxis change la conscience de soi en changeant les objets que l'homme s'approprie. Pour Marx, la liberté humaine se crée dans cette praxis et elle apparaît graduellement chez l'homme au fur et à mesure qu'il passe d'objet de l'histoire à sujet de l'histoire. L'essence de l'homme n'est pas posée au début de l'histoire, elle se réalise à travers l'histoire. Le dépassement des aliénations et des déterminismes sociaux réalise progressivement la liberté humaine. Gurvitch, qui se place dans la lignée de cette sociologie critique de Marx, dira juste-

ment que la sociologie est la science de la liberté. Après avoir énuméré les concepts fondamentaux de la sociologie critique, on peut dire que la sociologie concrète de Marx est historique, globaliste, évolutionniste, optimiste et valorisante. C'est en comparant cette sociologie avec celle de Weber et de sa postérité américaine que nous explicitons ces caractères.

Marx n'introduit pas de dualisme entre faits et valeurs. La notion de praxis, au contraire, unit théorie et pratique et ne lui permet pas de séparer existence et conscience, faits et valeurs. Engels, toutefois, après la mort de Marx, influencé par le positivisme académique de l'époque, étendit la dialectique à la nature et voulut faire du matérialisme historique une science au même titre que les sciences de la nature ; il rompait ainsi l'équilibre subtil et délicat que Marx avait élaboré entre théorie et pratique, faits et valeurs. Sartre écrira qu'Engels a tué la dialectique en prétendant la découvrir dans la nature. Le marxisme orthodoxe, d'Engels à Boukharine, en passant par Kautsky et Plekhanov, dissociera, lui aussi, faits et valeurs et se transformera en dogmatisme scientifique et moral. Il faut attendre 1923, pour que Lukács, dans son *Histoire et conscience de classe*, réunisse à nouveau ce que Marx avait indissociablement uni. Pour Lukács « ce qui caractérise l'action historique, c'est précisément qu'elle n'est pas le fait d'individus isolés mais de groupes qui *connaissent et constituent à la fois l'histoire*. Ni le groupe, ni l'individu qui en fait partie ne sauraient donc considérer la vie sociale et historique de l'extérieur, sur le mode objectif. La connaissance de la vie sociale et historique n'est pas science mais conscience bien qu'elle doive évidemment tendre à obtenir une rigueur et une précision comparables à celles qu'atteignent sur le mode de l'objectivité les sciences de la nature. » <sup>1</sup> Le courant de sociologie critique est représenté de nos jours particulièrement par Georges Gurvitch et Lucien Goldmann.

On a donc vu que même le marxisme, avec Engels et Kautsky, avait voulu se transformer en science à l'indicatif vers la fin du XIXe siècle. Ce sont plutôt Durkheim et Weber qui réussirent à donner à la sociologie une rigueur plus scientifique. Durkheim veut considérer les faits sociaux comme des choses ; il découpe pour la sociologie un ob-

---

<sup>1</sup> Lucien Goldmann, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959, p. 293.

jet propre qu'il étudiera à l'aide de méthodes et de techniques rigoureuses. Weber, de son côté, s'est interrogé toute sa vie sur le problème de l'objectivité dans les sciences humaines. De même que le marxisme a pu dégénérer en dogmatisme stérile, ainsi la sociologie de Weber a-t-elle dégénéré en exercices méthodologiques et techniques qui mordent imparfaitement sur la réalité. C'est ce que nous tenterons de faire voir en examinant la *value-free sociology* qui se pratique aux États-Unis plus particulièrement.

## COMPARAISON DE WEBER AVEC MARX

[Retour à la table des matières](#)

Comment Weber se compare-t-il à Marx ? On sait qu'une partie de l'œuvre de Weber avait pour but de vérifier la justesse de la théorie de Marx concernant les rapports entre infrastructure et superstructure. C'est donc dire que Weber a été influencé par Marx ; ajoutons que ses conclusions ont nuancé plutôt qu'infirmé les thèses de Marx. L'opposition que nous voulons souligner entre ces deux auteurs n'est nullement fondée sur ce genre de divergences normales et fécondes entre deux praticiens de la même discipline intellectuelle. Nous voulons plutôt les opposer sur des points d'orientations fondamentales. Weber rejette carrément la dialectique comme méthode et comme mouvement de totalisation et détotalisation de la réalité. « Pour Weber, écrit Eugène Fleischmann, fils fidèle de son époque, c'est la recherche d'une « causalité » qui attestait le caractère scientifique de la recherche. »<sup>2</sup> Il n'hésite pas à soutenir une conception rigoureusement positiviste, c'est-à-dire une conception qui considère la réalité sociale - à la manière des sciences naturelles et exactes - comme un enchaînement causal sans lacunes. Pour Weber, la liberté - contrairement à Marx qui la voit se dégager à travers l'histoire - n'est qu'une hypothèse qu'il émet « en raison, dit-il, de l'insuffisance de nos connaissances, de notre impuissance à concevoir une histoire universelle en tant que chaîne

---

<sup>2</sup> Eugène Fleischmann, « De Weber à Nietzsche », *Archives européennes de sociologie*, t. V, no 2, 1964, p. 196.

causale »<sup>3</sup> ; il faut, selon lui, « faire comme si » l'acteur historique était libre et était capable de réaliser dans les faits cette décision prétendue libre. Pour lui la sociologie est l'étude de la nécessité, des déterminismes sociaux.

Weber est relativiste alors que Marx ne l'est pas. Relativiste, c'est-à-dire que pour Weber il n'existe pas de critères transculturels pour juger des sociétés. Pour Marx au contraire, on doit juger les sociétés selon la mesure dans laquelle elles permettent à l'homme de se réaliser ; le degré d'aliénation et de liberté sont les aunes que les sociétés elles-mêmes fournissent au sociologue pour les juger. La position de Weber ouvrira la porte au fonctionnalisme et au relativisme culturel qui vont fleurir dans la période contemporaine.

La sociologie de Weber reste historique ; mais il ne croit pas à la possibilité d'étudier ce que nous appelons aujourd'hui l'aspect général de l'évolution, c'est-à-dire le mouvement de l'évolution qui engendre des formes supérieures et le progrès ; il s'en est tenu à l'évolution spécifique, mouvement de l'évolution qui produit des formes diverses, de l'adaptation. Ses études de sociologie historique l'ont amené à étudier des séquences parallèles mais non l'histoire des sociétés envisagée dans une seule séquence d'évolution. On sait que Marx et Engels avaient adopté le point de vue de l'évolution générale. Qu'ils n'aient pas été très clairs sur la question du mode de production asiatique n'invalide pas leur point de vue général<sup>4</sup>.

Alors que Marx avait une vision optimiste de l'histoire de l'humanité - trop optimiste et même utopiste au gré de plusieurs - Weber, comme Nietzsche, devant la montée des nouvelles classes sociales, n'était pas très optimiste sur le sort de l'humanité. Selon Fleischmann, « la principale contribution de Weber à la philosophie concrète de l'histoire le range avec Spengler parmi les prophètes de malheur qui

---

<sup>3</sup> Eugène Fleischmann, « De Weber à Nietzsche », *Archives européennes de sociologie*, t. V, no 2, 1964, p. 197.

<sup>4</sup> Malgré les récentes publications sur le mode de production asiatique, il reste des doutes sur son statut dans le schème d'interprétation de Marx et d'Engels.

prédisaient le déclin de l'Occident »<sup>5</sup>. Dans les derniers paragraphes de son livre *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Weber écrit au sujet de l'avenir des États-Unis et de l'Occident :

Nul ne sait encore qui, à l'avenir, habitera la cage, ni si, à la fin de ce processus gigantesque, apparaîtront des prophètes entièrement nouveaux, ou bien une puissante renaissance des pensers\* et des idéaux anciens ou encore, - au cas où rien de cela n'arriverait - une pétrification mécanique, agrémentée d'une sorte de vanité convulsive. En tout cas pour les « derniers hommes » de ce développement de la civilisation, ces mots pourraient se tourner en vérité : spécialistes sans vision et voluptueux sans cœur - ce néant s'imagine avoir gravi un degré de l'humanité jamais atteint jusque-là.

Mais nous voici, dit-il, dans le domaine des jugements de valeur et de foi...<sup>6</sup>

## LE PROBLÈME DES VALEURS CHEZ MARX ET WEBER

[Retour à la table des matières](#)

C'est justement sur ce point des jugements de valeur que je veux faire ressortir plus explicitement la différence entre la sociologie critique et la sociologie aseptique. Pour Marx, ce dualisme ne posait aucun problème. Pour Weber, au contraire, qui a introduit ce dualisme, qui a donné naissance à la *value-free* sociologie aux États-Unis, c'est un problème sur lequel il s'est sans cesse expliqué et qu'il n'a jamais résolu de façon satisfaisante. Il est impossible, dans le cadre de ces remarques, de traiter convenablement ce vaste problème. Aussi ne retiendrai-je que ce que je crois être l'essentiel du débat. Le problème des valeurs se pose chez Weber à plusieurs niveaux : ce qui est en dis-

---

<sup>5</sup> Eugène Fleischmann, « De Weber à Nietzsche », *Archives européennes de sociologie*, t. V, no 2, 1964, p. 200.

\* Tel quel dans la revue. JMT.

<sup>6</sup> Max Weber, *l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 247. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

cussion, soutient-il, est en soi la revendication que le chercheur et le professeur devraient garder inconditionnellement séparés l'établissement des faits empiriques et leurs propres valeurs pratiques <sup>7</sup>. Dans le contexte historique, cette déclaration signifie que Weber s'opposait à ce que la chaire d'un professeur devînt une tribune de politique partisane. Pour conserver l'autonomie et l'intégrité de l'Université il ne voulait pas que la politique s'immisçât dans les salles de cours. Ce n'est pas à ce niveau-là que le problème se pose : c'est plutôt au sujet de la place des valeurs dans la construction d'une science sociale. Comme Durkheim, Weber voulait construire une science objective de la société et c'est à cause de ce projet que les valeurs lui posent un problème. En effet, Weber en vint à prendre pour acquis que seuls les jugements de fait peuvent être objets de science alors que les valeurs et les jugements de valeur qui, pour lui, sont le fruit de la contemplation et du choix des individus, n'obéissent à aucune nécessité, à aucun déterminisme et sont rejetés dans l'irrationalité. Les valeurs sont le fruit du choix, de la préférence ou des caprices des individus. Donc d'un côté, le domaine de l'objectivité, celui des déterminismes sociaux qui gouvernent le monde et, de l'autre, la subjectivité des valeurs et de l'irrationnel. Dans ce sens-là aussi Weber demande qu'on sépare faits et valeurs. Mais il se rend bien compte, d'autre part, que pour avoir chance de comprendre quelque chose au comportement des individus, il est obligé de tenir compte de leurs valeurs, c'est-à-dire, du sens de leurs actions, de leurs intentions et de leurs fins. Ce qui veut dire finalement que comprendre c'est évaluer. Par quelque côté qu'on aborde l'étude du comportement, on se bute toujours aux problèmes des valeurs. Weber a beau vouloir établir une barrière entre faits et valeurs, les deux resurgissent, inextricablement mêlés. Weber tient toujours, toute sa vie durant, les deux bouts du problème, le sociologue et la société, les faits et les valeurs. Il essaiera de réconcilier positivisme et idéalisme sans jamais y parvenir. Le texte de lui que nous avons cité plus haut se terminait ainsi : « Mais nous voici, dit-il, dans le domaine des jugements de valeur et de foi... » <sup>8</sup>. Weber, comme l'écrit un de

---

<sup>7</sup> Max Weber, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », dans *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

<sup>8</sup> Cité par T. S. Simey, a Weber's Sociological Theory of Values , *The Sociological Review*, vol. 13, no 1, mars 1965, p. 56.

ses critiques, s'est sans cesse reporté pendant sa vie à la problématique de Marx : « En dernière analyse, dit Mayer, le problème que Marx voulait résoudre était : comment l'homme peut-il conserver sa dignité et sa liberté dans le capitalisme ; ce problème était aussi celui de la sociologie politique de Weber. » Malgré son dualisme faits et valeurs, il ne se fait pas faute de dénoncer violemment la bureaucratie. Mais il ne dit jamais explicitement au nom de quelles valeurs il condamne ainsi cette forme d'organisation sociale. À quoi tient donc la différence entre Marx et Weber ? À des raisons qui tiennent fondamentalement aux différences que nous avons énumérées plus haut, mais spécifiquement, semble-t-il, à la conception qu'ils se font des valeurs mêmes ; historiquement, au fait que Weber n'a quitté Marx que pour embrasser les conceptions de Nietzsche. Pour Weber, les valeurs ne sont que subjectives, qu'individuelles ; elles sont irrationnelles ; il parle de choix individuels, de valeurs pratiques. Pour lui les sciences sociales sont les moins bien équipées pour dispenser l'individu de faire un choix. Il semble donc que, du point de vue théorique à tout le moins, c'est la méconnaissance des valeurs sociales, des valeurs collectives qui porte Weber à chercher de fausses solutions au dualisme qu'il voit entre faits et valeurs. En effet, s'il n'y a rien d'autre que la subjectivité individuelle qui gouverne le monde des valeurs et du changement social, alors le jugement de n'importe qui est aussi valable que celui de n'importe qui d'autre. Comme le montre Fleischmann, puisque le monde des valeurs est irrationnel, autant se placer du bon côté, du côté du plus fort, sans plus discuter. Et Weber, sous l'influence de Nietzsche, optera donc pour l'éthique de domination. Puisqu'il y a tel fossé entre l'objectivité scientifique et la morale point n'est besoin de justifier rationnellement son choix. Et c'est pourquoi Weber, par exemple, n'essaie pour ainsi dire pas de justifier sa véhémence opposition à la bureaucratie. Quand il fait ce choix de valeurs, Weber écrit : « ici nous atteignons les limites de la raison humaine et nous entrons dans un monde totalement différent où une tout autre partie de notre esprit se prononce au sujet des choses, et chacun sait que ses jugements, bien que non fondés sur la raison, sont aussi clairs et aussi certains que ceux auxquels la raison peut arriver ». Dans le concret, voici à quoi peut aboutir une telle position : je cite ce texte de Weber, non pas pour l'accabler, mais pour montrer où l'objectivité scientifique divorcée du monde des valeurs peut conduire, dans les sciences humaines. En 1895, il prononce à Fribourg, au cours de sa leçon inaugu-

rale, les jugements de valeur... subjectifs... suivants : « L'essence de la politique fondée sur l'égoïsme national, c'est la lutte. La paix et le bonheur sont des idéaux infinis. C'est un acte criminel que d'éduquer la jeunesse dans un esprit pacifiste et dans l'utopie d'un monde meilleur... toute la civilisation n'est qu'un « struggle for life » où les plus viables prévalent et dominant selon un processus de sélection. » Ces catégories explicatives de lutte et de sélection ne sont pas utilisées chez Weber dans le sens biologique de Darwin, mais, tout comme chez Nietzsche, dans un sens moral. L'éthique de la piété et de la non-violence est l'idéologie des faibles, des défavorisés de la nature et de la société ... « Weber pense, dit Fleischmann, aux chrétiens, aux démocrates et aux socialistes - dont il convient de se débarrasser pour pleinement développer les forces physiques et morales de l'homme nouveau. »<sup>9</sup> Fleischmann ajoute : « Ce qui est beaucoup plus troublant dans son cas, c'est que cette prise de position subjective, et appelée par lui telle, se glissait également dans sa sociologie politique « objective », rendant ainsi futile toute distinction entre science et jugements de valeur. »

Au chapitre de la prévision sociologique, on a souvent affirmé que si Marx avait annoncé trop tôt la mort du capitalisme, c'est qu'il avait laissé ses jugements de valeur prendre le pas sur ses analyses objectives. À Weber qui, lui, distingue bien les deux, la prévision ne réussit guère non plus. En 1917, le nez collé sur la révolution russe, il déclare : « C'est une farce. » Or, il n'est pas dit que le capitalisme ne viendra pas à disparaître tout à fait, mais rien ne fera que la révolution russe de 1917 ait été rien moins qu'une farce.

En terminant ces remarques sur Weber, il serait intéressant de poursuivre la réflexion sur l'hypothèse de Gouldner qui veut que la dichotomie science-valeurs soit la réplique protestante moderne du conflit médiéval entre foi et raison. Pour maintenir la paix entre les deux, il faut les tenir éloignées et séparées. Averroès suggéra aux philosophes d'écrire des livres techniques qui ne dérangerait pas les esprits simples et ne les feraient pas douter de leur foi. C'est un peu ce qu'on demande aujourd'hui aux sociologues.

---

<sup>9</sup> Eugène Fleischmann, « De Weber à Nietzsche », *Archives européennes de sociologie*, t. V, no 2, 1964, p. 210.

Enfin pour Gouldner, « Weber est pris entre deux électrodes et tor-  
du par le courant qui passe entre les deux ; il a peur des deux mais ne  
veut se séparer d'aucune... il essaie de résoudre ce dilemme par une  
stratégie de ségrégation qui exclut l'irrationalité charismatique des ins-  
titutions modernes telles que l'Université mais il l'admet et, en vérité,  
en exalte les manifestations dans la vie personnelle... il voulait que les  
rôles de la vie sociale fussent écrits par des classiques mais qu'ils fus-  
sent joués par des romantiques »<sup>10</sup>. Et le compatriote allemand de  
Weber, Troeltsch, écrit en parlant de lui : « la pensée politique alle-  
mande... a tendance à brutaliser la romance et à romantiser le cy-  
nisme ».

## LA SOCIOLOGIE AMÉRICAINE <sup>11</sup> DOMINÉE PAR WEBER ET LE DUALISME FAITS-VALEURS

[Retour à la table des matières](#)

Ce dualisme faits-valeurs devait proliférer, en Amérique du Nord,  
surtout, pendant la période contemporaine. Aujourd'hui, dit un socio-  
logue américain, il y a une alliance tacite qui va de Parsons à Lund-  
berg, et qui pourrait s'exprimer ainsi : « Jugements de valeur ne pro-  
nonceras en tant que sociologue humblement... », On peut dire, encore  
selon ce sociologue, que la sociologie américaine tend aujourd'hui  
vers la professionnalisation, la multiplication de techniciens spéciali-  
sés et la diffusion de la tendance aseptique.

Dans quelle mesure cette pratique sociologique est-elle liée au type  
de société que représente, d'une façon particulièrement éminente, la  
société américaine ? Nous avons vu que, dans les bouleversements du

---

<sup>10</sup> Alvin W. Gouldner, « Anti-Minotaur : The Myth of Value-Free Sociology »,  
dans I. L. Horowitz (édit.), *The New Sociology*, New York, Oxford University  
Press, 1964, p. 211.

<sup>11</sup> Il va sans dire que ces remarques ne s'adressent pas à toute la sociologie amé-  
ricaine mais à une partie importante de ses praticiens.

XIXe siècle, dans la traînée des révolutions techniques et politiques, les sociologues, de Saint-Simon à Marx, en passant par Proudhon, veulent comprendre tous les phénomènes sociaux, ne dissocient nullement faits et valeurs et ne se font pas faute de poser le problème des finalités sociales. Dans la deuxième période, la société bourgeoise et capitaliste se stabilise à l'intérieur des nations occidentales et se diffuse à l'échelon international par des politiques impérialistes de colonisation. Les sociologues veulent devenir objectifs, fonder une science empirique des sociétés et s'appuient sur le dualisme faits-valeurs.

Depuis les années 1930, la sociologie est largement devenue une science américaine. C'est cette sociologie et la société qui la secrète que nous voulons maintenant examiner. Le développement de la société industrielle de masse chasse-t-il nécessairement la sociologie critique ? Peut-être ce type de société n'a-t-il plus besoin de s'interroger sur les finalités sociales puisqu'elles sont devenues évidentes à tous ?

Pour comprendre les relations entre sociétés et sociologues, on peut d'abord s'interroger sur le statut des sociologues pendant ces périodes. Au me siècle, Saint-Simon, Comte, Proudhon et Marx, par exemple, n'avaient pas de statut bien défini dans la société. C'étaient des travailleurs intellectuels, plus ou moins solitaires, qui faisaient œuvre de recherche personnelle et qui n'étaient employés ni commandités par aucun groupe officiel. Au tournant du siècle, les sociologues commencent déjà à être plus intégrés à la société. Durkheim et Weber, par exemple, professent à l'Université et ont déjà une certaine audience dans le monde officiel. Ils ne sont pas encore si intégrés qu'ils ne peuvent se permettre de remettre leur société en question, de s'interroger sur les valeurs et les finalités sociales.

Aujourd'hui, on peut dire qu'en Amérique du Nord, la sociologie, avant d'être une discipline intellectuelle, est devenue une carrière. Le sociologue est devenu un professionnel. Il est à l'Université, bien sûr, mais Wright Mills a montré que là aussi, il est soumis à *l'éthos* bureaucratique. « Les techniciens de l'empirisme abstrait ont choisi, dit-il, la recherche sociale comme une carrière ; ils se sont dirigés jeunes vers une spécialisation étroite et ils font montre d'indifférence et de mépris pour « la philosophie sociale » qui, pour eux veut dire écrire

des livres à partir d'autres livres ou simplement spéculer. En écoutant leurs conversations, en essayant de juger la qualité de leur curiosité, on se trouve devant une limitation d'esprit mortelle. »<sup>12</sup> Mais les sociologues ne sont pas tous à l'Université. Ils travaillent pour l'industrie, les grandes corporations, l'administration publique, l'armée et les affaires. Une bonne partie de leurs fonds de recherches viennent des grandes fondations qui, elles, les ont obtenus des grandes corporations industrielles, commerciales et financières. Les dirigeants de ces grandes affaires font souvent partie des conseils d'administration des universités. Déjà, en examinant le statut de la sociologie dans la société nord-américaine, on peut se demander si la sociologie aseptique, la *value-free* sociologie, n'est pas une sociologie qui s'est libérée des valeurs radicales pour mieux épouser certaines valeurs de certains groupes de la société à laquelle son statut montre qu'elle est bien intégrée. La seule différence entre les valeurs radicales et les valeurs conservatrices, c'est que les premières sont plus facilement repérables, plus voyantes, alors que les autres peuvent facilement passer pour des phénomènes naturels.

Même si la communauté des sociologues est d'accord pour s'entendre sur un modèle donné d'analyse de la société et sur les méthodes et les techniques appropriées à l'étude des faits sociaux, ce n'est pas une preuve d'objectivité et d'asepsie. Le consensus n'est pas preuve d'objectivité. John Horton, un sociologue anglais, a justement montré comment les concepts d'anomie et d'aliénation que Durkheim et Marx utilisaient pour critiquer la société de leur temps ont été désamorçés par les sociologues américains et que ces concepts sont maintenant utilisés dans une optique d'adaptation à la société contemporaine<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup> Wright Mills, *The Sociological Imagination*, New York, Oxford University Press, 1959, p. 105.

<sup>13</sup> John Horton, « The Dehumanization of Anomie and Alienation : A Problem in the Ideology of Sociology », *The British Journal of Sociology*, vol. 15, no 4, décembre 1964, p. 283-300.

## LES SOCIOLOGUES AMÉRICAINS ET LEUR SOCIÉTÉ

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs sociologues se sont demandé si certains caractères de la sociologie américaine ne s'expliquaient par la spécificité de l'histoire et de la mentalité américaines. On essaierait d'expliquer ainsi pourquoi la sociologie européenne a conservé une tradition de sociologie critique alors que la sociologie américaine est devenue presque complètement aseptique. Raymond Aron, par exemple, a fait remarquer que pour les Américains la révolution est derrière eux, qu'ils l'ont faite une fois pour toutes au XVIII<sup>e</sup> siècle et qu'il s'agit pour eux de conserver l'acquis de cette révolution. Ayant été la première nouvelle nation à secouer le joug colonial, jouissant du plus haut standard de vie de l'univers, le peuple américain et ses sociologues ne voient pas pourquoi ils devraient remettre en question les structures globales de leur société et poser le problème des finalités sociales.

Il est bien évident, d'autre part, que dans un pays comme les États-Unis qui s'est bâti à même l'immigration de différents pays du monde, le problème de l'intégration de ces divers éléments en un tout harmonieux s'est vite posé et se pose encore. Pour les sociologues il faut expliquer théoriquement l'intégration sociale et trouver les moyens de la réaliser dans la pratique. Le problème des relations entre individus venus de divers horizons culturels et ethniques pose un vaste problème à la société. Les études de psychologie sociale ont pris, de ce fait, une importance extraordinaire. L'étude des relations interindividuelles a fortement influencé les sociologues américains qui ont eu souvent tendance à dissoudre la société globale et les différents groupes sociaux dans l'étude des rapports entre individus et à perdre ainsi de vue l'importance de la macrosociologie.

Ajoutons encore que si l'on tient compte du fait que la vision du monde des Américains favorise éminemment la maîtrise de la nature

et qu'ils y réussissent plus qu'aucun autre peuple, il faut penser que tout les pousse à vouloir maîtriser et manipuler le milieu humain, tout comme ils le font déjà pour les forces de la nature. Aussi n'est-ce pas étonnant que de nombreux sociologues prêtent leurs talents et leurs techniques à ces vastes entreprises qui veulent connaître la société pour mieux la manipuler. Peut-être est-ce là un début d'explication des caractères généraux de la sociologie américaine : a-historique, analytique, fonctionnelle, théoriquement aseptique et conformiste en fait.

On peut toutefois poursuivre l'analyse plus avant : le statut des sociologues dans la société américaine et les caractères spécifiques de cette société ne doivent pas nous faire oublier les caractères généraux du type de société qu'ont bâtie les Américains. Comment juger ce type de société ? C'est ici la partie la plus délicate de mon propos. Jusqu'ici, j'ai essayé d'établir qu'on pouvait distinguer deux grands courants sociologiques ; il est acquis, d'autre part, que le courant aseptique prévaut aujourd'hui aux États-Unis. Essayant de comprendre pourquoi ce courant prévaut dans ce pays, je suis obligé de me mettre à l'intérieur du courant critique pour juger la sociologie aseptique américaine et la société qui secrète ce type de sociologie. En d'autres termes, je passe de la description sociologique de l'évolution de la sociologie à celle de sociologie critique. Comment porter des jugements de valeur sur une société particulière ou un type de société ? Tel est le problème que je veux brièvement aborder avant de passer à l'analyse critique de la société américaine. Il est évident que la sociologie critique ne s'appuie pas sur des principes éternels pour juger des sociétés. Les éléments objectifs sur lesquels s'appuieront les jugements de valeur seront fournis par l'état de développement de la société même que le sociologue étudie. En effet, si l'on croit que l'homme se fait en faisant sa vie, il faut juger chaque société, chaque type de société dans l'optique de l'évolution de l'homme et des sociétés. Marx a écrit que « l'humanité ne se propose jamais que les tâches qu'elle peut remplir ». Ainsi la sociologie ne peut jamais juger une société que sur les pièces que la société en question fournit sur elle-même. Dans toute société existent des buts spécifiques qui visent à réaliser des possibilités d'amélioration de la vie et existent aussi des moyens pour réaliser ces possibilités. Il faut évidemment que le sociologue démontre objectivement que ses jugements sont fondés, c'est-à-dire qu'il juge de la médiation histo-

rique entre théorie et pratique, faits et valeurs, moyens et fins, dans une société donnée.

Qu'aperçoit-on dans une société comme les États-Unis, qui possède des moyens matériels énormes ? Que la disparition presque totale de toute sociologie critique n'est que l'un des aspects de la disparition de toute opposition dans la société américaine. Le philosophe Herbert Marcuse a récemment publié un volume <sup>14</sup> où il montre que l'homme nord-américain est devenu unidimensionnel et que la société américaine elle-même est devenue totalitaire. Dans les autres stades de la société industrielle, certains groupes de la société et plus particulièrement la classe ouvrière, jouaient le rôle d'opposition à l'intérieur de la société ; ils proposaient un autre aménagement de la société. Les réclamations de ces groupes étaient fondées sur le fait que malgré l'avance technique considérable que ce type de société commençait de produire, elle n'arrivait à pourvoir aux besoins élémentaires de la majorité de la population.

Aujourd'hui, dans un pays aussi riche que les États-Unis -n'a-t-on pas écrit que ce pays était en passe de s'accroître d'une France par année - les réclamations élémentaires ont été satisfaites pour une majorité de citoyens et le consensus est devenu général sur cette société. Il n'y a plus de contestation ni d'opposition si ce n'est sur des points mineurs qui ne remettent jamais en cause les structures globales de la société américaine. Le problème des finalités sociales n'y est pour ainsi dire jamais soulevé.

Durkheim, au début du siècle, avait montré que la cohésion, la solidarité sociale avait changé de nature dans la société industrielle ; dans la société traditionnelle, Durkheim soutenait que la solidarité sociale était fondée sur les valeurs communes, sur une idée de la bonne vie et de la bonne société qui était partagée par la majorité des individus ; la société industrielle devient trop complexe, trop différenciée, pense Durkheim, pour que le consensus se fasse sur les valeurs ; la solidarité, dans la société industrielle, s'établit sur la complémentarité fonctionnelle des individus et des groupes. Or il semble bien qu'aujourd'hui la solidarité ne s'établisse plus sur les valeurs ni sur la com-

---

<sup>14</sup> Herbert Marcuse, *one-dimensional Man*, Boston, Bacon Press, 1965.

plémentarité fonctionnelle mais sur les « choses » mêmes que produit la société opulente.

Dans un tel univers social, les sociologues ne font pas exception. Ils étudient le fonctionnement de leur société, la découpent en de multiples variables et établissent les interrelations de ces variables ; à la demande des pouvoirs établis, ils essaient de déterminer comment ceux qui ne se conforment pas au statu quo pourraient être réintégrés dans le fonctionnement normal de la société et, d'une façon générale, font servir leurs connaissances de la société à la manipulation toujours croissante des individus et des groupes par les élites du pouvoir. De sorte que dans cet univers unidimensionnel et totalitaire, c'est la finalité de la technologie et des ingénieurs sociaux qui s'est substituée aux finalités de la société globale.

Le fonctionnalisme est devenu la sociologie des Américains du Nord. Le sociologue Kingsley Davis va plus loin ; pour lui, le fonctionnalisme est non seulement la sociologie des Américains mais la sociologie ; en dehors d'elle, tout n'est que vaticination. Rien de surprenant que dans les milieux dits « durs » de la sociologie américaine, on ait tendance à qualifier d'utopistes et d'idéologues les sociologues qui s'identifient au courant de la sociologie critique, qui ne reculent pas devant le problème des valeurs et des finalités sociales et qui prétendent que ce sont des problèmes qui requièrent toute l'attention de la sociologie. Pour la sociologie aseptique, la société postindustrielle n'aurait plus besoin de s'interroger sur les finalités sociales car son succès confirme qu'elle est dans la seule voie possible et que ce problème est définitivement résolu. L'âge de l'idéologie va rejoindre les lunes abolies que les succès de la société technique ont rendues caduques. Ce n'est pourtant pas l'avis de l'économiste François Perroux qui écrit : « Proposer une œuvre collective, c'est avouer le caractère créateur de l'idéologie ; telle est l'attitude d'un observateur attentif devant les dangers où s'expose le plus grand capitalisme du monde en misant sur le confort des nouvelles classes ouvrières, sans désaliéner les oligarchies de l'argent et les nouveaux prolétariats. » <sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> François Perroux, « Aliénation et création collective », *Cahiers de l'I.S.E.A.*, Institut de science économique appliquée, M20, no 150, juin 1964, p. 88.

Mais il arrive que dans cette société où les sociologues ne prononcent jamais de jugements de valeur et qui annoncent la fin des idéologies, une autre race d'utopistes est à l'œuvre. Eux aussi sont aseptiques et *value-free* ; c'est même là leur caractère spécifique. Les anciens utopistes avaient pour but avoué de créer un monde plus heureux, plus juste, plus humain ; les nouveaux utopistes de la société postindustrielle veulent, eux, éliminer de leurs opérations toute valeur et toute manifestation de liberté, car du point de vue de la rationalité technologique, ce sont là les principales sources d'erreur. Dans les travaux des nouveaux utopistes, ne doit entrer que ce qui peut être mesuré, que ce qui est « opérationnalisable ». Eux aussi font de l'analyse fonctionnelle. Les questions que se posent les ingénieurs sociaux sont les mêmes que celles des sociologues fonctionnalistes : que requiert un système pour se maintenir ? Quelles fonctions doit-il remplir ? Quelles composantes doit-il inclure ? Quelle tâche sera assignée à chacune des composantes <sup>16</sup> ? Il faut éliminer d'un tel modèle d'analyse toute source d'erreur et les plus dangereuses sont les valeurs collectives et individuelles qui entrent difficilement dans les calculatrices. La principale différence entre les utopies classiques et les utopies technologiques, c'est que les premières étaient fondées sur des valeurs humanitaires et que les secondes le sont sur l'efficacité. Comme dans la sociologie aseptique qui assimile l'étude de l'homme à celle de la nature, les nouveaux utopistes passent aussi de la nature à l'homme. En effet, dans la lutte des sociétés industrielles pour contrôler la nature, l'efficacité vise à être maximale. Or, le contrôle de la nature finit par rejoindre celui de l'homme. Pour maîtriser et contrôler la nature, on s'est rendu compte qu'il faut de plus en plus contrôler l'homme lui-même. Pour contrôler et manipuler l'homme, on étend la méthode opérationnelle des sciences physiques à l'étude de la société. Comme on le sait, pour l'opérationnalisme, un concept ne signifie rien d'autre que la série d'opérations qu'il faut faire pour y arriver : la longueur n'est rien d'autre que la série d'opérations qu'il faut faire pour déterminer la longueur. En engineering social, comme en sociologie aseptique, on élimine des concepts embarrassants comme ceux de liberté, de dignité humaine et de progrès moral qui sont difficilement « opérationnalisables » ; l'étude de la nature et celle de la société ne répondent alors qu'à la seule rationalité technologique.

---

<sup>16</sup> Cf. Robert Boguslaw, *The New Utopians*, Prentice-Hall Inc., 1965.

## RETOUR À LA SOCIOLOGIE CRITIQUE ?

[Retour à la table des matières](#)

Mais il semble qu'aujourd'hui, comme au XIXe siècle alors que la société a connu les bouleversements causés par l'industrialisation et l'urbanisation et que prévalait le courant de sociologie critique, les bouleversements créés par la décolonisation et le problème du développement des sociétés en retard vont réactiver la réflexion sociologique sur les finalités et les valeurs sociales. Les économistes se sont vite rendu compte qu'on ne pouvait plaquer mécaniquement sur les sociétés non occidentales les mécanismes et les techniques de la rationalité technologique et économique sans tenir compte des finalités sociales des pays en cause. Alors qu'on avait pris pour acquis dans les sociétés industrialisées que l'humanité en était arrivée à la fin des idéologies, à la fin de la recherche de la bonne vie et de la bonne société et qu'il n'y avait qu'à laisser le système technico-économique se développer de lui-même, on s'est rendu compte que le développement des sociétés non occidentales avait remis en cause les sociétés industrialisées elles-mêmes. Le problème de la finalité du développement redevient celui de toutes les sociétés. À travers la relation dialectique entre pays à développement technologique différent a resurgi le problème de la bonne vie et de la bonne société. Il est bien évident que la sociologie critique qui point aujourd'hui diffère sur bien des aspects de la sociologie critique du XIXe siècle, mais elle continue la même problématique.

Je voudrais donc en terminant ces remarques reprendre la problématique de la sociologie critique en les centrant autour de la notion de développement. J'emprunte à mon collègue Fernand Dumont de Laval la question suivante : « Comment pouvons-nous en restant au niveau de la réflexion scientifique cerner les mécanismes de détermination des finalités effectivement mis en cause au sein des structures sociales

et contribuer du même coup à définir les fins à poursuivre par les politiques de développement ? » <sup>17</sup>. Cette question implique le rejet de la position de Weber sur la subjectivité des valeurs et le dépassement du dualisme faits-valeurs. La position critique nous amène à considérer les faits et les valeurs comme deux éléments permanents de tout le mouvement de la société humaine. On les retrouve dans le développement et dans l'idéologie où le positif et le normatif sont en relation dialectique, comme mouvement concret de la dialectique entre les déterminismes sociaux et la liberté. La sociologie aseptique et l'engineering social amputent la réalité d'une partie de la réalité objective, c'est-à-dire de l'affirmation des valeurs qui se retrouve dans l'idée de développement et dans l'idéologie. Ces valeurs ne sont pas celles du sociologue, ni des sociologues mais celles des collectivités qui affirment leurs finalités sociales, la création de leurs valeurs, de leur liberté. Dans la notion de développement, il y a du positif et du normatif : du positif dans son aspect d'adaptation à la réalité, de mécanismes et de techniques pour provoquer la mise en route et le maintien de la croissance mais aussi du normatif en ce sens que les collectivités y inscrivent certaines finalités, certaines valeurs ; dans la réalité les deux phénomènes sont en constante interaction. L'idéologie présente le même visage ; si l'idéologie est la définition de la situation par un groupe social en vue de l'action, elle doit pour une part s'adapter à la réalité pour la serrer de près et en même temps, elle reflète le projet d'exister collectif du groupe, c'est-à-dire les fins et les valeurs qu'il veut réaliser.

Même si l'on admet ce qui précède, peut-on admettre la dernière prétention de la sociologie critique, celle d'aider à définir les fins à poursuivre par les politiques de développement ? En se fondant sur la connaissance objective de l'évolution socio-culturelle et sur l'analyse des « mécanismes concrets d'élaboration des objectifs sociaux que sont les idéologies, le sociologue possède peut-être les conditions d'une lecture et d'une critique objectives des finalités sociales et, en même temps, de quelques fondements ultimes pour l'élaboration d'une théorie de la dynamique sociale » <sup>18</sup>. Encore ici, il s'agit d'une relation dialectique entre ce que l'évolution a déjà réalisé et les fins et les va-

---

<sup>17</sup> Fernand Dumont, « Le développement social », MSS. A.C.F.A.S., 1962, p. 4.

<sup>18</sup> Fernand Dumont, « Le développement social », MSS. A.C.F.A.S., 1962, p. 11.

leurs que se proposent des sociétés concrètes. La sociologie critique peut évaluer les idéologies par rapport au développement des sociétés concrètes et de l'humanité. Si toute culture globale est idéologique, au sens où Sartre dit qu'idéologie et culture sont, pour lui, une seule et même chose, on remarquera que l'idéologie est essentiellement rationalisation parce qu'elle justifie le choix des possibles qu'une société ou un groupe veut actualiser. De même que le psychanalyste étudie les rationalisations individuelles pour découvrir comment la personnalité pourra s'autodéterminer et créer ses propres normes, ainsi, le sociologue, en étudiant les rationalisations collectives que sont les idéologies, pourra ainsi contribuer à déterminer les conditions de la bonne société, de la société normative, qui devra faire place à la société normale, à celle qui ne fait que s'adapter à la rationalité technologique ; le sociologue contribuera ainsi à la réalisation d'une société où, comme l'écrit l'économiste François Perroux, « la cohérence de chaque sujet et la convergence de tous les projets tendent à se confondre, comme deux aspects du même mouvement »<sup>19</sup>.

Peut-être alors sociologie et philosophie convergeront-elles aussi dans un même mouvement vers une anthropologie véritable.

## RÉSUMÉ

[Retour à la table des matières](#)

L'auteur distingue deux grands courants sociologiques : critique et aseptique ; le premier est illustré par Marx et l'autre par Weber. Après avoir tenté d'établir une description typologique de ces deux courants, l'auteur les relie aux transformations socio-économiques de la société occidentale des cent cinquante dernières années. il prévoit un retour vers la sociologie critique et essaie de justifier cette démarche sociologique.

---

<sup>19</sup> François Perroux, « Aliénation et création collective », *Cahiers de l'I.S.E.A.*, Institut de science économique appliquée, M20, no 150, juin 1964, p. 73.

## **ABSTRACT**

[Some Remarks on Critical Sociology and Aseptic Sociology] Two major trends in sociological theory are identified, critical sociology and aseptic sociology, respectively illustrated by the works of Marx and Weber. After bringing out at a descriptive level what is typical of each trend, the author links the two perspectives to the socio-economic evolution of western society over the last one hundred and fifty years. He foresees a return to critical sociology and attempts to justify this orientation for sociology.

## **RESUMEN**

[Notas sobre la sociología crítica y la sociología aséptica] El autor distingue dos grandes corrientes en el pensamiento sociológico: la crítica y la aséptica. La primera es representada por Marx, la segunda por Weber. Después de haber intentado formular una descripción tipológica de ambas corrientes, el autor las pone en relación con las transformaciones, socioeconómicas de la sociedad occidental en los últimos ciento cincuenta años. Prevee un retorno a la sociología crítica e intenta justificar este viraje del pensamiento sociológico.

Fin du texte